

EUGENIA KLEBER

Lucy N.

Pièce en quatre actes

Traduite de l'espagnol

par Tewfik Farès et Marco Monroig

PERSONNAGES

LUCY : 30 ans

NELSON : 15 ans

JONAS : 34 ans

ACTE III

Dans le salon en désordre, une caisse de bouteilles d'alcool vides, des objets et des vêtements. Nelson semble chercher quelque chose. Jonas est en train de boire à la bouteille.

JONAS — *(suivant Nelson dans le salon en lui offrant la bouteille)* Bois, juste un petit coup ! Ce n'est pas bien de ne pas avoir de quoi boire pour les invités, c'est indécent. Nous dirons à Lucy que nous sommes sortis ensemble pour acheter un peu d'alcool pour nous trois. Tu n'amènes pas tes amies quand elle n'est pas là ? Tu dois en profiter, je suppose.

NELSON — Je n'ai pas d'amies. Elle n'aime pas que qui que ce soit nous dérange. Et c'est toi qui es sorti pour les boissons, pas moi. Moi je ne sors jamais.

JONAS — Je te dérange ? Je te gêne ? Je suis chez toi et pourtant j'ai acheté les boissons avec mon fric. Je ne t'ai rien demandé, je ne t'ai même pas demandé une merde et en plus je t'invite à boire. Tu penses que je fais les choses avec l'intention de vous déranger ?

NELSON — Lucy ne le dit pas pour toi. Elle ne pensait pas que tu viendrais alors que tu vis de l'autre côté de l'océan.

JONAS — *(finissant le bouteille)* Je ne t'ai rien demandé et à elle non plus. Je prends ce dont j'ai envie, tu sais ? Je ne demande jamais.

NELSON — Ça lui a fait plaisir, à elle, que tu sois revenu.

JONAS — Il s'est passé tant de chose dans ce salon, c'est comme si ces choses allaient revivre, l'une après l'autre, dans le même ordre.

NELSON — Que s'est-il passé ?

JONAS — Ta mère me servait des gambas avec des omelettes d'ail vert. Elle me servait un vin épais et trouble qui semblait sortir de la coupe d'une église. Elle me traitait comme si personne n'avait pris soin de moi, comme si moi je n'avais jamais pris un plat chaud de toute ma vie.

NELSON — Ce n'était pas ma mère.

JONAS — Certains après-midi, nous restions à bavarder tous les deux pendant qu'elle cousait ou nettoyait des blettes. Elle aimait les blettes avec des pommes de terre et du beurre.

NELSON — Ce n'était pas ma mère.

JONAS — Alors tu sais, tu sais ce qui est arrivé à...

NELSON — Il est là. Il est là avec nous.

JONAS — Qui est là ?

NELSON — Nelson est là. Moi je ne m'appelle pas Nelson.

JONAS — Lucy t'appelle Nelson.

NELSON — Oui, parce qu'elle veut le croire. Mais en réalité elle n'y croit pas.

JONAS — Depuis quand tu le sais ?

NELSON — Depuis que je vous ai entendus l'autre nuit et que je me suis rendu compte que je ne te connaissais pas. Si je t'avais vu avant, je me souviendrais de toi.

JONAS — Lucy est cinglée et toi tu n'as pas la moindre idée de qui tu es. Sais-tu au moins ton prénom, sais-tu comment tu t'appelles ?

NELSON — Non. Je m'appelle Nelson.

JONAS — Tu ne sais pas qui tu es et tu continues à croire une cinglée.

NELSON — Ce n'est pas une cinglée, c'est Lucy.

JONAS — Lucy est une cinglée.

NELSON — C'est ma sœur.

JONAS — Comment peut-elle être ta sœur si tu n'es pas Nelson? Nelson est mort.

NELSON — C'est un mensonge. Il est là.

JONAS — Écoute-moi, quel que soit ton nom, tu as confiance en moi, n'est-ce pas ? Tu penses que moi je peux te mentir ?

(*s'approchant de Nelson*) Regarde-moi dans les yeux, tu crois que je vais te mentir à présent ?

NELSON — Oui. (*baissant les yeux*) Je ne sais pas.

JONAS — Elle n'a jamais été tout à fait normale, tu comprends ? Je veux dire ce qu'on entend par *normale* pour une femme. Quand elle avait ton âge elle ne l'était pas non plus.

NELSON — Comment étaient les autres femmes ? Lucy n'était pas comme les autres et c'est pour ça qu'elle n'était pas *normale* ?

JONAS — Et toi tu en souffres, n'est-ce pas ?

NELSON — Non. Pour quoi tu dis cela ?

JONAS — Nelson la dérangeait, elle l'aimait, mais il la dérangeait. Il était maladif et maigre comme un brin d'herbe, le soleil le rendait malade et aussi le froid, la chaleur, la nourriture, l'humidité... Il se plaignait tout le temps : il se blessait contre le bord des trottoirs, les pierres du jardin, les marches, la baignoire et les arrêtes des meubles. Tu le voyais saigner, mais sans jamais verser une seule larme. Il restait au lit les mois d'hiver et Lucy et moi on se disait que c'était le bébé d'un ours à qui un chasseur avait dû mettre deux balles en argent en plein cœur. Voilà ce que je lui disais, moi, et elle pensait que j'étais une sorte de poète. Elle se comporte avec toi comme elle se comportait avec le petit Nelson, ne te laissant pas sortir dans la rue, ni avoir des amis, t'obligeant à rester enfermé dans ta chambre pour pouvoir te surveiller.

NELSON — Je ne connais personne. Elle m'aime. Toi aussi elle t'aime.

Pause

JONAS — Sais-tu si cette maison est à son nom ? Tu sais quelque chose à ce sujet ?

NELSON — Je ne sais pas. Je ne sais pas à qui est cette maison. C'est la nôtre, nous vivons ici.

JONAS — Les gens vivent normalement dans des maisons qui ne sont pas à eux, mon garçon. Les parents de Lucy n'auraient pas pu l'acheter parce qu'ils se sont ruinés. Mais elle, il est sûr qu'elle travaille beaucoup, elle a toujours

beaucoup travaillé. Elle a dû l'acheter quand elle s'est retrouvée seule, après les avoir tous enterrés.

NELSON — Tu veux dire qu'elle n'était pas normale mais qu'elle a été travailleuse.

JONAS — Quelque chose comme ça. T'a-t-elle dit si elle avait de l'argent à la banque, si elle avait acheté quelques propriétés durant ces années ?

NELSON — Et qu'est-ce qu'elle aurait pu acheter ?

JONAS — Une propriété, autrement dit un appartement, une maison, un terrain, un local. Elle a dû apprendre à se débrouiller seule après l'accident. Ses parents ont eu un accident de voiture et... Mais tu dois connaître l'histoire, elle a dû te la raconter.

NELSON — Oui, ils ont eu un accident et maman a fini là, dans la voiture, en pleine neige. Papa est mort à l'hôpital quelques jours après. Lucy lui parlait de moi et lui l'écoutait en agitant les mains. Comme ça, tu vois (*agitant les mains*).

JONAS — Elle ne lui parlait pas de toi. Nelson était mort. Elle lui parlait de Nelson comme s'il était vivant parce que son père était mourant et ceux qui agonisent ne font pas la différence entre ceux qui vivent réellement et les autres, ceux qui sont morts.

NELSON — Non. Elle lui a parlé de moi.

JONAS — Ne deviens pas cinglé toi aussi. Dis donc, si... C'est seulement une hypothèse... S'il n'y avait pas Lucy, tu n'y as jamais pensé ? Si elle n'existait pas, tu serais complètement libre, tu pourrais aller où tu voudrais et faire ce qui te plaît à tout moment. Comme tu vis actuellement tu ne possèdes rien, tu ne peux rien faire.

NELSON — (*montrant un coin du plafond*) Je te dis un secret ? De ce coin-là, quand il pleut, il tombe des œufs. Petits comme des grêlons, mais pas aussi froids. Des fois, ils sont même chauds.

JONAS — De quoi tu parles à présent ?

NELSON — De rien. Du mur qui donne des œufs. S'il pleut beaucoup les œufs sont colorés : marrons, bleus, jaunes, rouges. Comme des billes.

JONAS — C'est très joli l'histoire de tes œufs de Pâques. Je te parie tout ce que tu veux que tu sais combien d'argent a économisé ta sœur et que tous les deux vous avez un plan en cas de... Enfin, si les choses tournent mal. J'imagine que vous n'allez pas rester pour toujours dans ce trou. Vous devez au moins avoir un coffre-fort dans un coin et la combinaison pour l'ouvrir c'est ta date de naissance. Sais-tu au moins à quelle date tu es né ?

NELSON — À elle ça lui plait de vivre ici et à moi aussi. Nous n'avons pas de coffre comme tu le dis, on garde la monnaie dans le tiroir de la cuisine.

JONAS — Tu n'es pas aussi bête que tu le parais, j'en suis sûr. En réalité tu n'es pas bête du tout. Tu as voulu rester avec moi mais tu ne m'embrouilleras pas.

NELSON — Quand Lucy rentrera de l'hôpital demande-lui tout ce que tu veux. Et elle te répondra ou pas.

JONAS — Tu es stupide. Comment vais-je lui poser des questions sur son argent ?

NELSON — Alors ne lui demande pas.

JONAS — Tu pourrais partir très loin, là où elle ne pourra plus te rencontrer et vivre tout ce qu'elle t'a empêché de vivre. Et je pourrais t'accompagner.

NELSON — À Ohio ?

JONAS — Non. Je ne veux retourner là-bas.

NELSON — C'est parce que tu es recherché ?

JONAS — Pourquoi veux-tu qu'on me recherche ? D'où tu sors ça ?

NELSON — C'est la première chose qui m'a traversé la tête.

JONAS — Ce n'est pas précisément qu'on me recherche mais oui, disons que j'aurais quelques problèmes. On irait quelque part ailleurs.

NELSON — Où ça ailleurs ?

JONAS — C'est toi qui lis autant de livres ?

NELSON — Un autre endroit où tu n'aurais pas de problèmes.

JONAS — Tous les autres alors, je ne sais pas, n'importe quel autre.

NELSON — Il n'y en a pas tant que ça.

JONAS — Nous pourrions vivre là où ça nous fait envie, sans travailler bien sûr. Je ne vais pas travailler avec ce qui me reste à vivre, c'est déjà décidé

NELSON — Tu peux rester ici à repeindre les maisons. Lucy dit que pas une seule n'a été repeinte depuis des années et que c'est dommage.

JONAS — Repeindre des maisons, ce n'est pas travailler ?

NELSON — Mais elles seraient bien plus jolies. Et comme ça elle ne restera pas seule de nouveau. Bon, avec moi mais seule.

JONAS — Je te propose de te libérer de cette cinglée. Toi et moi on pourrait courir le monde et tu me parles de repeindre des maisons.

NELSON — Tu ne partirais pas avec moi.

JONAS — Bien sûr que je le ferai.

NELSON — Tu ne partirais pas avec moi.

JONAS — Tu n'as qu'à essayer.

NELSON — Lucy me soigne quand je suis malade, il m'arrive d'être malade et de vomir et je dis et je fais des choses horribles. Elle m'explique après, quand je vais mieux, parce que je ne me souviens de rien.

JONAS — Moi je ne peux pas croire que tu fasses des choses horribles, tu as l'air d'un garçon très gentil.

NELSON — Je ne suis pas gentil.

JONAS — Je m'occuperais de toi sans problème, comme une sorte de tuteur. Je te servais les repas dans un beau plateau, je laverais tes chaussettes, je t'installerais une télévision en face de ton lit... J'irais chercher des livres à la

bibliothèque et tu deviendrais un homme instruit. Et nous pourrions sortir les nuits pour prendre du bon temps.

JONAS — Et qu'est-ce que nous ferions pour prendre du bon temps ?

JONAS — Qu'est-ce qu'on peut faire les nuits pour prendre du bon temps dans n'importe quel coin du monde ?... C'est vrai ! Toi tu n'as jamais baisé ! Ça oui, c'est grave. Eh bien, baiser c'est prendre du bon temps, tu sais, Nelson ? Et manger jusqu'à n'en plus pouvoir, et boire, et dépenser l'argent comme s'il n'était pas à toi, sans réfléchir. Faire tout ce qui te passe par la tête, ce qui te rend heureux et te protège des problèmes et des cauchemars.

NELSON — Tu fais tout ce qui te passe par la tête, toi ?

JONAS — Maintenant non. Si je te racontais tout ce qui me passe par la tête tu serais effrayé. À l'instant il m'est passé quelque chose de très concret, pour être sincère.

NELSON Je ne veux pas le savoir.

JONAS — C'est que tu ne *peux* pas le savoir.

NELSON — Je ne veux pas que tu me le racontes.

JONAS — Tu es malin ! Tu as peur de l'entendre ? Cela veut dire que tu ne veux pas être libre.

NELSON — (*regardant vers le coin du plafond*) Tu peux me dire s'il est certain qu'il va pleuvoir? Le plafond est en train de s'ouvrir, ça commence toujours ainsi quand il va pleuvoir des œufs. C'est un signe.

JONAS — (*regardant dans la même direction*) Il n'y a rien là, on ne voit rien.

NELSON — Je crois que je vais vomir.

JONAS — Tu te sens mal? Est-ce ta putain de lubie des œufs qui te donne cette envie de dégueuler à présent ?

NELSON — Je ne sais pas.

JONAS — Mais tu vas le faire ?

NELSON — Je crois que oui.

JONAS — Ne sois pas aussi faiblard, sois fort, lutte contre toi-même pour ne pas être un pleurnicheur. Les faibles et les pleurnicheurs sont répugnants, ils me dégoutent.

Nelson se met à trembler. Il commence à se déshabiller. Une fois nu, il va se blottir sur le divan en position fœtale sur le côté, faisant face à Jonas.

JONAS — Et quoi? À quoi ça rime ça ? Vous êtes une paire de détraqués.

NELSON — Viens, serre-moi dans tes bras... Viens et déshabille-toi aussi. Quand Lucy se met nue et me serre dans ses bras et me caresse, ça me passe tout de suite et je ne vomis pas.

JONAS — Pour moi tu peux vomir à ta guise, envoie la dernière bouillie et roule-toi dedans. Comment tu as pu penser que j'allais me déshabiller et m'étendre avec toi ? Est-ce que je t'excite, je te mets en chaleur ?

NELSSON — Elle, elle se couche avec moi et dit qu'elle se sent bien, qu'il y a de la place pour deux si on bouge doucement et avec précaution. Des fois, moi aussi je la caresse.

JONAS — Mais moi je ne suis pas Lucy, espèce de nain de merde ! Je ne suis pas ta putain de sœur pervers ! Tous les deux vous êtes pervers !... Elle était comme une chienne jalouse avec moi voilà quinze ans, tu le savais ? Tu l'aurais vue, c'était quelque chose d'incroyable. Mais, évidemment, tu ne l'as pas vue parce que tu n'es pas Nelson, c'est juste une façon de parler. Nelson est tombé d'un échafaudage et a choqué contre le béton, un coup sec, et pour une fois il a très peu saigné, alors qu'il a éclaté au dedans. Un seul coup qui a résonné comme une explosion dans cette construction vide. *(Pause)*. Couvre-toi, idiot ! *(Lui lançant l'un des vêtements que Nelson avait jetés pour se déshabiller)*. Je m'en vais de cette maison à l'instant même.

NELSON — Je ne suis pas Nelson si tu veux, c'est bon. Si toi tu n'es pas Lucy, moi je ne suis pas Nelson, d'accord ? Ne pars pas, s'il te plait, ne pars pas.

JONAS — Écoute, quel que soit ton nom, je me tire. Ce n'est pas si grave, il se fait tard et je me tire, simplement.

NELSON — *(se redressant à moitié)* Je vais m'habiller si tu veux, ne te fâche pas, je vais m'habiller.

Nelson enfille rapidement ses habits, en désordre. Il reste assis sur le divan ayant mis ses vêtements à l'envers.

NELSON — Tu ne peux pas partir maintenant parce que Lucy croit que nous l'attendons pour dîner. Elle a changé depuis ton arrivée, tu sais ? Elle a parlé d'aller nous promener tous les trois, elle est plus gaie. Elle dira que c'est ma faute si elle ne te trouve pas à la maison.

JONAS — Je me fiche de ce qui vous arrive et je me fiche autant de ce qui vous est arrivé pendant ces quinze années. Chacun sa vie, avec ses histoires et sa folie. Continuer n'est facile pour personne. Chacun ses affaires, Nelson ou Nelsita, comme tu préfères.

Jonas s'en va. On entend un coup de tonnerre au loin. La lumière tremblote et s'éteint. L'eau commence à tomber du plafond. Nelson se lève très vite. Il prend le parapluie dans le porte-manteau, l'ouvre et reste là, penché vers le sol, sous le grand parapluie ouvert.